

LA ARDILLA y EL CABALLO.

MIRANDO estaba una Ardilla

A un generoso alazán,
Que, dócil á espuela y rienda,
Se adestraba en galopar.

Viéndole hacer movimientos
Tan veloces, y á compas,
De aquesta suerte le dixo,
Con mui poca cortedad .

« Señor mio ,

De ese brio
Ligereza ,
Y destreza

No me espanto ;
Que otro tanto.

Suelo hacer, y acaso más.

Yo soi viva ,

Soi activa ;

Me menéo ,

Me paséo ;

Yo trabajo ,

Subo y bajo ,

No me estói quieta jamas. »

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA

El paso detiene entonces
 El buen Potro, y mui formal,
 En los términos siguientes
 Respuesta á la Ardilla da :

«Tantas idas

Y venidas,

Tantas vueltas

Y revueltas

(Quiero, amiga

Que me diga)

¿Son de alguna utilidad?

Yo me afano ;

Mas nó en vano.

P.C. M. de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERÍA DE CULTURA

De mi dueño

Tengo empeño

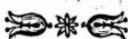
De lucir mi habilidad.

Con que algunos escritores

Ardillas tambien serán ,

Si en obras frívolas gastan

Todo el calor natural.



EL GUSANO DE SEDA Y LA ÁRAÑA.

TRABAJANDO un Gusano su capullo,
 La Araña, que texia á toda prisa,
 De esta suerte le habló, con falsa risa,
 Mui propia de su orgullo :
 « ¿ Que dice de mi tela el seor Gusano ?
 Esta mañana la empecé temprano,
 Y ya estará acabada á medio dia.
 Mire que sutil es, mire qué bella ! »
 El Gusano con sorna respondía :
 « Usted tiene razon : así sale ella. »

EL OSO, LA MONA Y EL CERDO.

UN Oso con que la vida
 Ganaba un Piamontes,
 La no mui bien apprendida
 Danza ensayaba en dos piés.

Queriendo hacer de persona
 Dixo á una Mona : « Qué tál ? »
 Era perita la mona,
 Y respondióle : « Mui mal. »

« Yo creo , replicó el Oso,
Que me haces poco favor.
¿ Pues qué , mi aire no es garbos?
¿ No hago el paso con primor? »

Estaba el Cerdo presente,
Y dixo : « bravo : bien va!
Bajarin mas excelente
No se ha visto , ni verá. »

Echó el Oso , al oir esto,
Sus cuentas allá entre si.
Y , con ademan modesto,
Hubo de exclamar asi ,
« Quando me desaprobaba
La Mona , llegué à dudar :
Mas ya que el Cerdo me alaba ,
Mui mal debo de bailar. »

Guardé para su regalo
Esta sentencia un autor :
Si el sabio no aprueba , malo ;
Si el necio aplaude , peor.



EL TÉ Y LA SALVIA.

El Té, viniendo del imperio Chino,
 Se encontró con la Salvia en el camino.
 Ella le dixo : « Adónde vas, comadre ?
 — » A Europa voi, comadre,
 » Donde sé que me compran á buen precio. »
 « Yo (respondió la Salvia) voi à China ;
 Que allá con sumo aprecio
 Me reciben por gusto y medicina.
 En Europa me tratan de salvage,
 Y jamas he podido hacer fortuna.
 Anda con Dios : no perderas el viage ;
 Pues no hay nacion alguna
 Que á todo lo extraniero
 No dé con gusto aplausos y dinero. »
 La Salvia me perdona ;
 Que al comercio su máxima se opone.
 Si hablase del comercio literario,
 Yo no defenderia lo contrario ;
 Porque en el para algunos es un vicio
 Lo que es en general un beneficio :
 Y Español que tal vez recitaria
 Quinientos versos de Boileau y el Taso,
 Puede ser que no sepa todavía
 En que lengua los hizo Garcilaso.





DON JUAN MELÉNDEZ VALDÉS.

Bordes del

Lata de Engatillar

ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DEUXIÈME DIVISION,

ALLANT JUSQU'A NOS JOURS.

MELENDEZ.

YGLESIAS. — NORONA. — CIENFUEGOS.

MORATIN. — QUINTANA. — ARRIZA.

MELENDEZ.

Le docteur Don Juan Melendez Valdès, naquit au bourg de Fresno, évêché de Badajoz, l'an 1754, issu d'une famille distinguée. On ne saurait ignorer à quelle université furent faites les études qui lui acquirent sa dignité doctorale. Les riches bords du Tormes, le vallon d'Otea, les rives fleuries du Zurguen sourient souvent aux lecteurs dans les productions de sa jeune muse. Ce fut en 1785 qu'un premier volume, dont la préface annonçait des publications subséquentes, fit connaître à l'Espagne

une poésie délicieuse, sans exemple parmi nous, et nouvelle aussi au Parnasse. Melendez a cultivé le genre d'Anacréon, comme La Fontaine a fait des fables d'après ou après Ésope et Phèdre. Et, si l'on peut dire que les premiers fabulistes se feraient honneur des narrations du Français, on peut croire aussi que le chantre de Théos ne désavouerait point les accords du Castillan. Quel naturel ! quelle grâce ! quels sons enchanteurs ! Melendez apparut parlant une langue à lui. La finesse et la douceur se succèdent ou s'allient, ou se fondent ensemble d'une manière toujours parfaite. Ou bien ce ne sont plus des modulations arabes ni latines, résonnant sur le sol de l'Ibérie ; on diroit les accens de la molle Sybaris renvoyés par les échos d'Éden.

Notre poète a créé plutôt qu'il n'a décrit ces champs aimés des Dieux, où sa magie nous enlève sans effort. Voici comment a caractérisé la poésie érotique de ce chantre aimable, un critique espagnol que nous aurons bientôt à combattre au sujet du même auteur : « Les odes

» d'Anacréon sont presque toutes de petits
» poëmes, qui, comme l'épopée et le drame,
» embrassent une action complète... Melendez
» raconte moins qu'il ne dessine et colorie...
» Entouré de bergers heureux et de gentilles
» bergères, l'âme en repos, satisfaite de son
» partage, le poëte, assis auprès de son amie,
» s'abandonne aux douces impressions que font
» sur lui les scènes d'une nature riante; et il
» chante ce qu'il éprouve.... Il n'excite en nous
» ni agitations violentes, ni sentimens passion-
» nés; mais le lecteur cède à un voluptueux
» entraînement, qui, semblable aux délices de
» l'île de Chypre décrites par Fénélon, est
» d'autant plus irrésistible qu'il agit sans re-
» muer. »

M. Melendez crut devoir excuser le premier volume de ses poésies en promettant un autre genre pour les suivans. Ils parurent long-temps après, et, en effet, montrèrent un nouveau poëte. Une saine philosophie, des images toujours nobles, de superbes descriptions des grands

phénomènes de la nature, une belle ordonnance, beaucoup d'autres qualités analogues à l'élévation des sujets, recommandèrent ses nouveaux chants. « La bonté de Dieu, » disait-il dans sa préface, « sa providence, l'ordre et l'harmonie » de l'univers, l'immense variété des êtres qui « le peuplent et l'embellissent, nous obligent à la contemplation, et nous font apprécier la dignité de notre être, ainsi que le charme de la vertu. Pénétré de ces grandes pensées, » j'ai tâché de les énoncer avec la pompe de notre langue, m'appliquant en même temps à être clair et à éviter l'enflure. »

M. Melendez eut donc la satisfaction de se montrer dans les hautes régions de la poésie, et la gloire, encore, d'introduire un genre inconnu à l'ancien Parnasse espagnol. Néanmoins le poète dont nous nous faisons gloire, le véritable Melendez est celui de 1785. Pourquoi ? C'est qu'original dans ses chants faciles, il a été imitateur dans ses travaux mûris ; c'est que sa diction, dans laquelle consiste sa grande

magie, perdit beaucoup de ses enchantemens. La langue, dont il tira un si grand parti dans les sujets qu'elle avait accoutumés, ne s'est point prêtée à son gré, comme il s'en plaint lui-même, à des conceptions pour lesquelles elle ne se trouvait pas façonnée encore; finalement, une versification plus exigeante ne lui a pas obéi comme ses premiers rythmes, et n'a pas eu autant à se louer de lui. Sa muse bocagère a mieux su s'élever aux hautes conceptions qui semblaient au-dessus de sa portée, que satisfaire aux mélodies des compositions supérieures.

Imitateur de Pope, de Young, de Voltaire, de Saint-Lambert, de Thompson, Don Juan Melendez a voulu aussi enlever à Milton un fleuron de sa couronne d'airain. Il eût fallu que, se décidant à flatter moins l'oreille, l'Espagnol se fût contenté du rythme de l'anglais : tandis que Milton vole sur les ailes du vers libre, Melendez se débat à la gêne dans l'octave compliquée.

Ce ne furent plus ce nombre, ces cadences,

cette phrase élégante et facile, enfin cette verve d'expression de ses riantes odes et de ses riches romances.

Combien nous regrettons de ne pouvoir faire apprécier le talent de notre poète moderne dans cet ancien genre national, qu'il a rajeuni de toute la fraîcheur de son excellent coloris! *Le coucher du Soleil*; *Rosanne aux Feux de Joie*. Oh! surtout, *Rosanne aux Feux de Joie*. Comment la traduction peut-elle se mesurer avec des productions dont tous les mots sont bons à conserver? Et, en supposant qu'elle soit assez heureuse pour n'en sacrifier qu'un petit nombre, et la combinaison entre eux, comment la reproduire? Et la période poétique? et l'expression passionnée d'un naturel presque inculte, rendant les sons les plus harmonieux? Donnez un poète qui vive d'images, de pensées, de sentimens; mais qu'il soit étranger aux magies de l'art; qu'il soit roncailleux, qu'il soit barbare: voilà une bonne fortune pour le traducteur.

On va trouver néanmoins, à la suite de cet article, une pièce intitulée *Rosanne aux Feux de Joie*; mais on n'y verra qu'une copie décolorée. Notre auteur aurait cruellement tourmenté l'amour-propre de son traducteur si celui-ci n'eût espéré du dédommagement dans la grande ode qu'il donnera de lui.

Melendez, ainsi que nous l'avons indiqué dans l'article sur Yriarte, a encore cultivé avec succès l'églogue : il a rendu son véritable ton à cette poésie, qui était tout-à-fait dans la corde de son talent.

Devons-nous aujourd'hui, répétant les reproches qui lui furent adressés dans le temps, blâmer encore Melendez pour les *arcaïsmes* que son goût osa hasarder? Différens de toute autre chose d'usage habituel, les mots vieillissent à ne pas servir : mais ne peuvent-ils pas (que l'on nous passe l'expression) être remis à neuf par un emploi mesuré? *Multa renascentur* a dit Horace : en profitant de la permission, Melendez ne nous paraît pas en avoir abusé. D'un autre

côté, notre poète supérieur a été encore attaqué comme corrupteur de sa langue par l'admission de tournures nouvelles. Quand cessera-t-on de vouloir que les langues demeurent stationnaires, non plus qu'aucun autre objet cultivé par l'esprit de l'homme? Pour prétendre qu'elles soient toujours ce qu'elles ont été, il faudrait qu'elles eussent toujours été ce qu'elles sont: à combien d'innovations dont ils ne se plaignent point, les puristes de tous les pays ne doivent-ils pas le *statu quo* qu'ils défendent?

C'est en général la triste médiocrité qui s'établit sur ce champ de bataille pour s'escrimer contre le talent; mais il en est autrement dans le cas particulier qui nous occupe: le critique qui a vu de la corruption dans le langage de Melendez, le même dont nous venons de citer un premier jugement sur notre poète, est le même écrivain, si peu ordinaire, dont il a été question dans l'article relatif à Quévédo.

Attendu que pour les sujets philosophiques M. Melendez a tâché de faire suivre à sa phrase

la marche la plus conforme à l'ordre des idées, on a crié au gallicisme ! La clarté soutenue sent trop son français. Il faut qu'aujourd'hui un auteur espagnol s'écarte par système de la manière de cette langue contagieuse. A ces fins, il mettra à la torture la prose même, dans des inversions à la Gongora. Mais il n'aura même pas une *pureté assez pure* s'il ne repousse le castillan des salons de Madrid, pour celui des auberges d'Onrubia ou de Temblèque. Et voilà comment, par un langage affecté, bizarrement et trivialement indigène, Don José Marchena est parvenu à défigurer le morceau de critique littéraire, d'ailleurs le mieux fait, peut-être, le plus nourri, le plus vigoureux qui ait jamais été publié¹.

¹ Discours préliminaire à la collection imprimée à Bordeaux, en 1820, sous le titre de *Lecciones de Filosofía moral y Elocuencia*. Une autre collection espagnole, plus complète, et d'un meilleur choix, a été faite aussi à Bordeaux, par MM. Mendibil et Silvela, littérateurs pleins de savoir et de talent.

Don Juan Melendez, qui a eu la gloire de se placer à la tête de notre siècle poétique, eut le bonheur d'arriver dans le bon temps : son talent marqua, comme on a pu le voir, à cette époque où, préparé par l'expulsion du mauvais goût, régna l'amour des arts et des lettres.

Nulles circonstances ne furent plus favorables au développement d'un talent dans sa fleur.

Les premiers essais de Melendez, étudiant à Salamanque, sont accueillis par la bienveillance de Cadalso, qui le met sur la bonne voie. Il se trouve entouré de professeurs et de condisciples célèbres : Candamo¹, Zamora², Condado³,

¹ Professeur de la langue hébraïque, homme d'un grand mérite, qui demeura toujours étroitement lié avec Melendez.

² Auteur d'une excellente grammaire grecque, savant plus recommandable encore par l'indépendance de son âme que par les richesses de son esprit.

³ Professeur du droit public : sa chaire était un écueil bien glissant pour un esprit plus étendu et une âme non moins indépendante que l'helléniste ci-dessus.

Gonzales, Yglesias, qui tous écoutent ses vers, le conseillent et l'aiguillonnent. Jovelanos a beau n'être pas sur les lieux, il s'empresse d'étayer la jeune plante, dont ses amis de Salamanque lui font connaître les heureuses prémices, et il commence, par une correspondance de lettres, ses premiers rapports avec Melendez. Par lui dans peu de temps le cercle des amis du poète s'est agrandi des premiers noms de la capitale. Un Tavira¹,

Il n'échappa que par une prompte fuite, à un emprisonnement dont les suites n'étaient pas calculables. Les personnes qui ont eu l'avantage de connaître M. Condado en France, en Angleterre et en Italie, où il a fini ses jours, ne se lassaient point de l'entendre, même dans une langue étrangère. Ses amis ont aimé tendrement en lui le plus aimant des hommes.

¹ Membre du collège de Saint-Jacques, académicien, mort évêque de Salamanque. Ce fut lui qui, dans la séance de l'académie pour l'adjudication du prix de l'églogue balancé entre Yriarte et Melendez, trouva dans les vers du dernier le parfum des champs.

un Campomanès, un Roda¹, un Llaguno², un Cabarrus, tous élevés déjà (ou qui le furent depuis) aux premières dignités de la monarchie par leur mérite personnel, offrent à Melendez tout ce que peut faire désirer à un écrivain la noble ambition de réussir. Notre poète compose dans la retraite, et vient à Madrid recevoir des éloges et des avis de cette élite d'hommes d'état littérateurs.

Melendez avait quitté le professorat des humanités, à son université de Salamanque, pour des magistratures plus sévères. L'enfant gâté, comme on l'a appelé, de la société et des muses, le doux Bathylle, amoureux de la *Fleur du Zurguen*, devait un jour, procureur du roi à la première cour criminelle du royaume, foudroyer de son éloquence une femme coupable, que des protections puissantes voulaient soustraire à la conviction. Il remplissait depuis long-temps une place de conseiller à la cour de Sar-

¹ Ministre des grâces et de la justice, sous Charles III.

² Ministre du même département, sous Charles IV.

ragoce, lorsque l'élévation de Jovellanos au ministère lui fraya le chemin vers cette magistrature de la capitale. C'est l'époque où il fit paraître les autres volumes de ses vers, annoncés avec le premier, douze années auparavant.

Quelque soit le mérite relatif des poëmes imprimés en 1785, et des additions publiées en 1797, l'ensemble de ses productions a mis Melendez hors de ligne parmi nos poëtes modernes, et lui a donné une place distinguée dans la littérature européenne. Il se pourrait même que la majorité de nos lecteurs élevât le chantre des *Étoiles* au-dessus des lyriques espagnols de tous les temps.

On a imprimé ses œuvres à Paris et à Parme; elles ont fourni à plusieurs imitations en italien, en français et en anglais. M. Sismonde de Sismondi, dans sa littérature du midi de l'Europe, et M. Bouterwek de Gottingue, dans son histoire de la poésie et de l'éloquence, ont fait de Melendez des éloges dont il a dit, dans une dernière préface, qu'il rougirait d'en répéter les expressions.

Ainsi, du moins heureux poète, Melendez, de qui le talent fut tellement encouragé, a eu aussi la consolation de jouir de sa renommée. Arrivons au douloureux dénouement de son histoire, et, pour ainsi dire, de la nôtre.

On a pu voir ailleurs, comment, lors de la rentrée du prince de la Paix au pouvoir, le magistrat, ami de Jovellanos, fut exilé et dépossédé.

Après la révolution d'Aranjuez, Melendez, qu'un nouveau règne, toujours réparateur, avait rappelé à Madrid, s'y trouve dans la position critique où l'absence du nouveau roi laisse les employés supérieurs, les hommes marquans et la nation entière. La douceur de caractère qui avait fait tant d'amis à notre poète, le rendait peu susceptible de voir le salut de la patrie dans les résolutions désespérées. Il accepte une mission de paix du lieutenant général du royaume.

Il part pour Oviédo: une accusation capitale et le titre de traître vendu à l'étranger y accueillent l'homme pur, loyal, rempli de vertus

privées et publiques, et surtout espagnol dans chaque atome de son être. Il est conduit en prison avec son collègue, le comte del Pinar, ensuite relâché, puis incarcéré de nouveau, puis relâché encore; mais, à l'instant de se mettre en route, le peuple brise la voiture et va les fusiller. Melendez répète en vain un de ses romances, bien fait pour désarmer la fureur populaire, si rien d'humain pouvait la désarmer: son supplice n'est suspendu que par la question de savoir si on le tuera par devant ou par derrière. Mais la discussion a donné du temps, et l'on voit arriver la croix, dite de la *Victoire*. Les furieux, agenouillés, laissent enlever leur proie. Un jugement, dans les formes, acquitte les accusés qui, cette fois, regagnent Madrid. Napoléon y trouva Melendez.

La célébrité du poète-magistrat ne pouvait échapper à un emploi supérieur; car, il faut le dire, ce n'est qu'à la nullité ou à la médiocrité qu'il fut loisible d'attendre l'événement. L'élite de la nation a figuré dans les deux camps qui se

formèrent, l'un sous le canon impérial, l'autre derrière les murailles de Cadix : tous deux ont eu le même sort. En attendant, les succès des armées combinées reculèrent jusqu'au territoire français l'abri de ceux qu'avait compromis l'ascendant de la France. Avant de quitter le sol de sa chère Espagne, Melendez, à genoux, baissa plusieurs fois la terre : « Je ne te foulèrAI plus, » s'écria-t-il, en se relevant, et la Bidassoa recevait ses larmes.

Comme le grand lyrique français, notre brillant lyrique, long-temps digne d'envie, et long-temps digne de pitié, a terminé dans l'exil des jours glorieux pour sa patrie.

Don Juan Melendez est mort à Montpellier, le 24 mai 1817.



ROSANNE AUX FEUX DE JOIE.

ROMANCE.

La gaité de l'aube nouvelle,
 La clarté d'un jour radieux
 Éclataient aux célestes yeux
 De Rosanne, aurore plus belle.

C'était la fête où d'alentour
 On accourt dans notre vallée,
 Par ses feux joyeux signalée,
 Depuis, par les feux de l'amour.

Comme le palmier de la plaine
 S'élance, fier de son rameau ;
 Comme, entre ceux du jeune ormeau,
 Brille la vigne qui l'enchaîne :

Svelte, élevant le front aimé,
 Ainsi la belle des montagnes
 Brille au milieu de ses compagnes,
 Comme au buisson la fleur de Mai ;

Et, par tous les regards suivie,
 Offrant à tous mêmes dangers,
 Tourmenté nymphes et bergers,
 Eux de désirs, elles d'envie.

Pour l'admirer, nous oubliions
 Et feux, et chants, et jeux, et danse,
 Quels transports, quand elle s'avance!
 Quels élans d'acclamations!

Ou bien, à part, chacun la loue.
 L'un la compare au jour riant,
 Lorsque le reflet d'orient
 Sur les flots du Tormes se joue;

L'autre à l'arbre élégant et vert,
 Qui baigne sa fraîche racine,
 Et dans les ondes se dessine,
 De pompeux feuillage couvert;

L'autre à la Lune, ramenée
 Pour orner le soir le plus beau,
 Qui se dégage du coteau,
 Déjà d'étoiles couronnée.

D'autres, surpris à son aspect,
 Baissent les yeux, n'ont rien à dire.
 Qui se constraint, qui se retire,
 Saisi d'un magique respect:

Car, à l'éclat qu'en dépit d'elle
 Jette son aspect ravissant,
 On dirait l'astre éblouissant
 Que craint la débile prunelle.



JUNTA DE ANDALUCÍA

Oh ! combien ce charme divin
 Cause d'ennuis, quoi qu'elle fasse !
 Vous pleurez, beautés qu'elle efface :
 Vous, dont le Tormes fut si vain.

Mais l'envie ou cède ; ou se cache,
 Sans effleurer par ses discours :
 Comme l'or du flambeau des jours,
 Son éclat repousse une tache.

Répands les feux de ton regard ;
 Répands le sel de tes paroles :
 Et n'importe qui tu désoles,
 Fille heureuse du montagnard !

Tout ce qui plaît, tout ce qui touche
 S'allie à ton air gracieux :
 L'Amour respire dans tes yeux,
 Et le ciel sourit sur ta bouche.

Tu m'as ravi la liberté :
 Je le veux bien, je te la livre.
 Mais, hélas ! je ne songe à vivre
 Que si l'hommage est accepté.



POUR LES FÊTES DE NOËL.

ODE

A DON GASPAR DE JOVELLANOS.

PENDANT ces jours de fête,

Dépose tout souci ;

Jové, ta lyre est prête,

La mienne l'est aussi.

Pleins de l'antique mode,

Aux muses de Léon

Redemandons une ode

Du grec Anacréon.

Ou, remuant la braise,

Dans mon heureux réduit,

Quelque entretien qui plaise

Amusera la Nuit.

Les heures qu'elle emmène

Ne vont pas reculer :

Faut-il qu'encor la peine

Les pousse à s'en aller ?

Tel de l'alberge agreste,
 Jaunit le doux coton,
 Tel un duvet modeste
 M'a bruni le menton;

D'anneaux de jais, sans nombre,
 Mon front s'est ombragé:
 Grâce à l'âge plus sombre,
 La teinte a bien changé.

Nous vîmes la prairie,
 Quand Avril l'émaillait:
 Nous la vîmes flétrie,
 Par l'aride Juillet.

La treille, aux touffes d'ambre,
 D'Octobre eut de beaux jours,
 Mais le transi Décembre
 Lui ravit ses atours.

Le jour suit la journée,
 Comme le flot le flot;
 Le mois et puis l'année
 Les suivent au galop;

Mais couronnés de roses,
 Tranquilles et contens,
 Du moins d'accès moroses
 Débarrassons le Temps.

Le charme qui repousse,
 Le chagrin rembruni,
 Se mêle au jus qui mousse,
 Dans ce cristal uni;
 Buvons à Cythérée,
 Au fils de Sémélé,
 Laissant avec Borée
 L'Eurus en démêlé.
 A qui sent mon ivresse
 Que fait leur siflement,
 Par notre enchanteresse
 Bercé si doucement?

Les biens qu'à sa couronne
 P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERIA DE CULTURA
 Préférerait un roi,
 L'Amitié me les donne :
 Je les possède en toi.
 Il m'en souvient encore :
 Phébus, un soir d'été,
 Aux mers où fuit l'Aurore
 Tombait précipité.

Fêtant la dernière heure,
 Bergères et bergers,
 Auprès de ma demeure,
 Dansaient à bonds légers;



Et , sous mon porche agreste ,
 Moi je chantais alors
 Cette amitié céleste ,
 Qui m'ouvrit ses trésors ;

Et pour ton existence ,
 Dont l'empire a besoin ,
 Des dieux ma vive instance
 Sollicitait le soin .

Par ma joyeuse troupe
 De *vivats* secondé ,
 J'emplis ma large coupe ,
 Et d'un trait la vidai .

On s'écrie , on s'étonne
 De mon bachique exploit ,
 Ceux même que la tonne
 Illustrait à bon droit .

Et moi , dans l'intervalle ,
 Je remplis de nouveau ,
 Et de nouveau j'avale ,
 Sans encombre au cerveau :

Car , jusqu'à la montagne ,
 Je m'en allai chantant
 Les vertus dont l'Espagne
 En toi s'honore tant .

ODE

AUX ÉTOILES.



Ou suis-je? en quel essor,
 S'enlevant avec moi, l'intelligence ailée,
 Sur des nuages d'or,
 Me transporte au palais de la voûte étoilée?
 Astres, arrêtez-vous:
 Inextinguibles phares,
 Qui, pour notre œil mortel, de votre éclat avares,
 Volez si loin de nous,
 Restez: que, poursuivant cet ineffable songe,
 Mon regard dans vos feux lentement se prolonge.
 Les clartés d'alentour
 Révèlent plus avant des splendeurs infinies;
 Plus avant tient sa cour
 Le roi de l'univers, au sein des harmonies.
 Il enterid, gracieux,
 Les princes de ses anges,
 Au son des luths divins, modular ces louanges
 Dont résonnent les cieux.
 Et, roi de l'univers, l'Éternel en est l'âme,
 Le meut de son regard, l'échauffe de sa flamme.

JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumeral de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

Mais , où le globe obscur ,
 Que l'homme ingrat ravage , a-t-il fui ? Nulle trace
 N'en reste aux champs d'azur ,
 Ni de l'astre serein , dont l'orbite l'embrasse.

Je l'oublie , et parcours
 Cette ardente coupole ;
 Je plane , en m'élevant , sur le fanal du pôle ;
 En m'élevant toujours ,
 Je fends l'immensité ; d'une audace plus ferme ,
 De la création j'atteins enfin le terme.

Le terme ! qu'ai-je dit ?
 Ici d'autres soleils , d'autres cieux , d'autres sphères
 Au maître qui les fit
 Rendent nouvel hommage , en nouveaux caractères
 Quel cercle eût arrêté
 L'auteur inépuisable ,
 Pour qui le monde n'est qu'un atome de sable ,
 A qui rien n'a coûté ,
 Ni d'orbes radieux ces millions sans nombre ,
 Ni d'autres millions prêts à jaillir de l'ombre ?

L'homme a pu dire : assez !
 Jamais rien n'est assez pour la Toute-puissance ;
 Depuis que , traversés ,
 Les gouffres du chaos reçurent son essence.

Que ce bel univers,
 Qui fut alors, réponde :
 Orion, Syrius, soleil de notre monde,
 Astres, signes divers,
 Parlez, peuple des cieux, où plaça votre maître
 La ligne de contact du néant et de l'être ?

O vous, qui de la Nuit
 Semez de diamans la somptueuse robe ;
 Vous, dont le cours conduit
 La voile aventureuse aux limites du globe ;

Dieux de l'agriculteur,
 Dans l'enfance des âges,
 Qui, seuls, dans le désert montrez les pâtures
 Au nomade pasteur ;
 Chefs-d'œuvre du Très-haut : en quel lieu mon audace
 Peut-elle contempler les splendeurs de sa face ?

Pressé du même soin,
 Déjà, j'interrogeai bien des fois la nature :
 « Plus loin, » toujours, « plus loin, »
 Répond tout phénomène et toute créature.
 L'insecte voltigeant
 Parmi les fleurs nouvelles
 Disait : « Il est plus loin celui qui peint mes ailes
 » D'or, de pourpre et d'argent. »

« Plus loin, » me répondaient les oiseaux du bocage;
 « Plus loin, » disait l'aiglon dégagé du nuage.

« Plus loin, » du sein des airs,
 « Plus loin, » dit le tonnerre, en sa voix effrayante,
 « Est celui, qui d'éclairs
 » M'environne, allumant ma flamme foudroyante. »
 « Plus loin, » me dites-vous:
 Où, donc, tient à l'espace
 Ce lointain fugitif, qui toujours me dépasse,
 Inaccessible à tous?
 Lieu d'où voit l'Éternel de son système immense
 Le départ et le but, s'il finit, s'il commence. »

Soleils, flambeaux sacrés,
 (Car, peut-être, entre vous est celui qui l'éclaire)

Toujours vous brillerez,
 Pour redire à nos sens sa grandeur tutélaire
 D'un vol ambitieux,
 Hors du but élancée,
 Vous verrez s'élever l'inquiète pensée
 Pour apprendre les cieux;
 Mais, retombé sur soi, cet autre phénomène
 N'aura fait que sentir la petitesse humaine.



ROSANA EN LOS FUEGOS.

ROMANCE.

DEL sol llevaba la lumbre
Y la alegría del alba
En sus celestiales ojos
La hermosísima Rosana;
Una noche que á los fuegos
Salió la fiesta de pasqua,
Para abrasar todo el valle
En mil amorosas ansias.
La primavera florece
Do la breve huella estampa:
Los Cupidos la rodean;
Y las Gracias la acompañan.
Y ella, así como en el valle
Descuelga la altiva palma,
Y sus flotantes pimpollos
Hasta las nubes levanta:
O, qual vid de fruto llena,
Que con el olmo se abraza,
Sus largos vástagos tiende,
Al arbítrio de las ramas:
Así, entre sus campañeras,
El nevado cuello alza,
Hermosa, en medio, brillando,

Qual fresca rosa entre zarzas.
 Todos los ojos se lleva
 Tras sí, todo lo avasalla :
 De amor mata á los pastores ,
 Y de envídia á las zagalas.
 Ni las músicas se atienden :
 Ni se gozan las lumbradas :
 Que todos corren por verla ;
 Y al verla todos se abrasan.
 ¡ Que de suspiros se escuchan !
 ¡ Que de vívas, y de salvas !
 No hay zagal que no la admire ,
 Y no se esmere en loarla.
 Qual absorto la contempla ,
 Y á la aurora la compara ,
 Quando mas alegre sale ,
 Y el cielo de su albor baña.
 Qual , al fresco y verde aliso ,
 Que crece al margen del agua ,
 Quando , mas pomposo en hojas ,
 En su cristal se retrata.
 Qual , á la Luna , si muestra
 Llena su esfera de plata ,
 Y asoma por los collados ,
 De luceros coronada.
 Otros , pasmados la miran ,
 Y mudamente la alaban ;

Y, mientras mas la contemplan,
Muy mas hermosa la hallan.

Que es como el cielo su rostro,
Quando, en la noche callada,
Brilla con todas sus luces,
Y los ojos embaraza.

¡ Oh ! ¡ que de envidias se encienden !

¡ Oh ! ¡ que de zelos que causa
En las Zagalas del Tormes
Su perfeccion sobre humana !

Las mas hermosas la temen ;

Mas sin osar murmurarla :

Que, como el oro mas puro,
No sufre una leve mancha.

Bien haya tu gentileza,
Una y mil veces bien haya ;
Y ; abrase la envidia al pueblo,
Hermosísima serrana !

Toda, toda eres perfecta :
Toda eres donayre y gracia.

El amor vive en tus ojos ;
Y la gloria está en tu cara.

La libertad me hás robado :
Yo la doy por bien robada ;
Mas recibe el don benigna,
Que mi humildad te consagra.

DE LAS NAVIDADES.

A JOVINO.

ODA.

PUES vienen navidades,

Cuidados abandona;

Y toma por un rato

La cítara sonora.

Cantarémos, Jovino,

Miéndras que el Euro sopla,

Con voces acordadas,

De Anacreon las odas,

P.C. M. A. M. Alhambra y Generalife
CONFERENCIA DE CULTURA

O, á par del dulce fuego,

Las fugitivas horas

Engañarémos juntos,

En pláticas sabrosas.

Ellas van, y no vuelven

De las nocturnas sombras;

Por qué pues con desvelos

Hacerlas aun mas cortas?

Yo vi en mi primavera

Mi barba vergonzosa,

Qual el dorado vello,



JUNTA DE ANDALUCÍA

Que el albérchigo brota :
 Y en mis cándidas sienes
 El oro en hebras roxas ,
 Que ya los años tristes
 Obscuras me las tórnан.
 Yo vi al Abril florido ;
 Que el valle alegre borda ;
 Y al abrasado Julio
 Vi marchitar su alfombra.
 Vino el opímo Octubre.
 Las uvas se sazonan ;
 Mas el Diciembre helado
 Le arrebató su pompa.
 Los días y los meses
 Escapan como sombra ;
 Y á los meses los años
 Suceden por la posta.
 Así á la triste vida
 Quitemos las zozobras ,
 Con el dorado vino ,
 Que bulle ya en la copa.
 ¿ Quien los cuidados tristes
 Con él no desaloja ;
 Y al padre Baco canta ,
 Y á Vénus cipriota ?

Ciñámonos las sienes
 De mirtos y de rosa :
 Brindemos; y aunque el Euro
 Combata con el Bóreas.
 ¿ Que á nosotros su silbo ?
 Si el pecho alegre goza
 De Baco y sus ardores,
 De Vénus y sus glorias.
 Y la Amistad me ofrecé,
 Celeste encantadora,
 Dichas que antepusiera
 Un rey á su corona.

Acuérdome una tarde,
 P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 Quando el Sol, entre sombras,
 CONSEJERIA DE CULTURA
 Baxaba despeñado

Al reyno de la Aurora ;
 Que yo al hogar cantaba
 De mi inocente choza ,
 Miéntras baylaban juntos
 Zagales y pastoras ,
 De nuestro amor sencillo
 La suerte venturosa :
 Riquísimo tesoro ,
 Que en ti mi pecho goza .
 Y haciendo por tu vida



JUNTA DE ANDALUCÍA

Que tanto á España importa,
 Mil súplicas al cielo
 Con voces fervorosas;
 Cogi en la diestra mano,
 Cogi la brindadora
 Taza, y, con sed amiga,
 Por ti la apuré toda.
 Quedaron admirados
 Zagales que blasonan
 De báchicos furores,
 Al ver mi audacia loca.
 Mas yo, tornando al punto,
 Con sed aun mas beöda,
 Segunda vez libréla
 Del néctar que la colma.
 Cantando enardecido,
 Con lira sonorosa,
 Tu nombre, y las amables
 Virtudes que te adornan.



ODA

A LAS ESTRELLAS.



¿ Dó estoy? qué presto vuelo
 De alada inteligencia me levanta,
 Desde la tierra vil, á los reales
 Alcázares del cielo?
 Parad, soles ardientes:
 Lámparas eternales,
 Que huís girando en ligereza tanta,
 Las alas espléndentes
 Coged, coged; y en vuestra luz gloriosa
 Abísmese mi vista venturosa.

 Por do quiera fulgores;
 Y viva accion y presto movimiento.
 El dios del universo aquí há sentado.
 Su corte, entre espléndores:
 Del infinito coro
 De ángeles acatado,
 Grato aquí escucha el celestial concerto
 De sus laudes de oro:
 Qual alma celestial el orbe alienta;
 Y en sola una mirada le sustenta.



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

¿Qué es de la tierra obscura :
 Este átomo de polvo, qué orgulloso
 Debastándolo agita el hombre, insano ?

¡ Ay ! ora en guerra dura
 Despareció : y perdido
 Su sol con ella, en vano
 Ansia el ánimo hallarlo, cuidadoso
 Entre tanto encendido
 Fanal, ni à sus planetas : allí estaba
 La blanca luna; y Marte allá tornaba.

Sobre ellos sublimado,
 Corro en la inmensidad : la lira ardiente
 El Orion, las Pléyadas lluviosas,
 Y á ti, o Sirio, inflamado
 En viva, hermosa lumbre,
 Dexo atrás y las Osas.
 Sobre el fanal del polo resplandeciente,
 Del imperio á la cumbre
 Trepo : la mente aun mas allá se lanza ;
 Y de la creacion el fin alcanza.

¡ Qué digo : el fin !..... Empieza
 Otro y otro sistema, y otros cielos,
 Y otros soles y globos cristalinos,
 De indecible belleza.

¿Qué serafín glorioso,
 En sus vagos caminos,
 Podrá alcanzarlos con sus ráudos vuelos?
 Mi espíritu congojoso
 Por do quier halla mas, si mas desea;
 Y el infinito en torno le rodea.
 Si, si; que la inefable
 Diestra del Hacedor no se limita,
 Qual la mente humana, á cerco breve.
 El mar ancho, insondable
 Tan nada le ha costado
 Qual la arenilla leve.
 Lo proprio un claro sol, que esa infinita
 Multitud que ha sembrado,
 Como el polvo, en el ancho firmamento;
 Y hoy de nuevo encender miles sin cuenta.
 Ante El, como la nada,
 Así es la creacion, ménos que un puro
 Rayo solar á su orbe luminoso:
 Ni en su mente sagrada
 Hay hasta aquí: su diestra
 Jamas yace en reposo;
 Del punto que animando el caos obscuro,
 En soberana muestra,



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

De su alto mando le intimó : fenece ;

Y á esta ancha , inmensa bóveda : apárece.

Aqui la demandara

Por su infinito Autor , donde asentado

Entre esplendores y eternal ventura

Su exelso trono alzara ?

¿ Por qual feliz camino

La humilde criatura

Puede trepar á su inefable estado ?

¿ Do su confin divino

Toca y que sol le alumbrá ? ¿ ó donde dixo ?

« De mis obras el término aqui fixo ? »

« Cesemos ; este sea

Postrer lucero , el valladar lumbroso

A la gran obra que yacia acordada

En mi inefable idea :

Columna magestuosa

Entre el ser y la nada ,

Alzada por mi brazo poderoso.

Mi bondad ve gozosa

Del postrer mundo al átomo primero ;

Y en todo brilla , y mi supremo esmero . »

Decid pues , encendidos

Globos , que ardeis sin número ; fanales ,

Que ornais el manto de la noche umbria,

Los hombres embebidos

Alzando hasta la altura

Del Ser grande que os guia,

Rodando en esas playas eternales :

Vosotros que segura

Senda al sabio mostrais, que os mira atento,

Por el tendido, liquido elemento.

O en voluble semblante

Diérais al labrador en la apartada

Edad lecciones, como fiel partiese

Su trabajo inceseante,

Y la rauda presteza

De los tiempos midiese :

Decid, globos, decid ¿ donde le agrada

De su faz la belleza

Mostrar á ese gran Ser ? ¿ donde mi anhelo

La verá de su gloria caido el velo ?

Buscárale cuidoso

Por todo el ancho mundo, á la indistinta

Variedad de los seres demandando

Por su hacedor glorioso.

El insecto brillante

Me responde sonando:

« El que de oro y azul mis alas pinta

Está mas adelante : »

« Está mas adelante » me responde

La garza, que en la nube audaz se esconde.

Y la mar pr ocelosa

« Mas adelante » rebramando suena ,

Y el fiero Leviatan en su hondo abismo :

En la aura vagarosa

Trinando al pueblo alado

Decir oigo lo mismo ;

Y el rayo asolador que el mundo llena

En su vuelo inflamado

De horror y pasco , « mas allá », me clama ,

« Mora el que enciende mi sonante llama. »

¿ Donde , soles gloriosos ,

Está este mas allá , que nunca veo ?

¿ Jamás ni un alma vencerá atrevida

Los lindes misteriosos

De este imperio inefable ,

Por mas que enardecida

Avance en su solícito deseo ?

¡ Ah ! siempre inmensurable

Al hombre agoviará naturelaza ,

Abismado en su misera baxeza .

Siempre, lumbres sagradas,
 Vosotras arderéis : en pos la mente
 Vuestro áureo giro seguirá afanosa
 Con alas desmayadas ;
 Y caerá sin aliento.
 La noche misteriosa
 Colgará con su velo refulgente
 El ancho firmamento ;
 Y yo en mi amable error luego embriagado
 Tornaré inquieto á mi feliz, cuidado.



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERÍA DE CULTURA



YGLÉSIAS.

DON JOSÉ DE YGLÉSIAS, curé de village, mort à Salamanque sa patrie, en 1791, à l'âge de 38 ans, fut un écrivain des plus faciles. On n'eût point présumé son genre sur sa physionomie, non plus que d'après son état. C'est de cet ecclésiastique, à la mine la plus rébarbative dont on puisse se faire une idée, et dont il s'est moqué lui-même d'une manière assez plaisante, que sont les petites pièces les plus lestes que l'on ait publiées de nos jours. La dernière épigramme de notre collection lui appartient. Nous donnerons un autre échantillon de sa gaieté satirique, mais nous avons jugé convenable de le placer plutôt ici, à l'ombre de ces explications préliminaires. Le texte porte :

LÉTRILLA.

*Ni númer parlero,
Al son del pandero,*

*Produxo este tono
De estilo ásaz mono,
Que siempre repito :
¡ Mira qué bonito !*

*« Amiga guiteria,
Sabrás que esta feria,
Mi cortejo amado
De cristal dorado
Me regaló un pito :
¡ Mira qué bonito !*

*Ayer Don Mateo,
Yendo de paseo,
Me quitó el bonete,
Y me dió un villete,
Consu sobreescrito :
¡ Mira qué bonito !*

*Ya sabes que viejos,
Tuve seis cortejos ;
Mas de ellos cansada,
Solo estoy prendada
De Don Agapito :
¡ Mira qué bonito !*

*Una tarde fresca,
Estando de gresca,*

*Con Don Fructuoso,
A mi caro esposo
Le hicimos cabrito :
¡ Mira qué bonito !*

Voici quelque chose d'assez approchant pour la forme et pour le fond :

Ma muse inégale,
Bavarde sans frein,
D'un nouveau refrain
Aujourd'hui régale :
Et m'a diverti :
Car il est genti.

« Tu sauras, Victoire,
Que mon bon Roger
Sans se déranger
A courir la foire,
Se trouve assorti :
Et c'est très-genti.

Tout près de ma porte,
Le seigneur Germain
Glissa dans ma main
Un poulet qui porte
Plus d'un bon rôti :
Ma foi, c'est genti.

Je penchai dimanche,
Après le sermon,

Pour maître Simon ;
 Aujourd'hui je penche
 Pour son apprenti :
 Il est bien genti.

Pour faire son somme,
 Roger me laissant
 Avec Don Pressant,
 Nous coiffâmes l'homme,
 Aussitôt parti :
 N'est-ce pas genti ? »

Hâtons-nous de dire que, lorsque l'auteur eut reçu les ordres, et qu'il fut appelé à ses fonctions pastorales, sa muse ne traita plus que des sujets sévères ; mais ce ne sont pas ceux qui lui ont valu sa réputation. Des vers doux et sonores, une strophe bien arrangée, un langage excellent, une grande clarté y accompagnent peu d'idées que l'on ne retrouve ailleurs. Yglesias était né poète facétieux. Il cultiva encore, avec quelque succès, le genre bucolique. Il fut ami et rival de Melendez. Il existe deux pièces de ces deux auteurs : *la Fleur du Zurguen* et *la Rose d'avril*, faites concurremment, qui réalisèrent les combats imaginés par les créateurs de l'Églogue.

L'AMANTE DE BON SENS.

CANTILÈNE.

JE sentis , jeune encore ,
 Par ma lyre sonore
 Mon esprit s'exalter ,
 Me voyant écouter
 De celle que j'adore.

Voilà que m'élevant ,
 Je chante , la première ,
 L'aimable avant-courrière ,
 Qui se presse devant
 Le char de la lumière .
 Je dis ce que j'en sai :
 Son voile nuancé
 De safran et de rose ;
 Sur les fleurs qu'elle arrose
 Son vif éclat lancé ;
 Et ces fleurs , si distinctes ,
 Par tant de fraîches teintes.

Bientôt j'élève encor
 Ma voix et mon essor :
 Du dieu du jour , lui-même ,
 Je dis le trône d'or ,

Et le pouvoir suprême :
 Ses feux, jamais taris,
 Chassant la nuit peureuse,
 Et sur la terre heureuse
 Rétablissant les ris.

Alors, je fais en sorte
 Que ce que j'ai chanté,
 Sans effort, se rapporte
 A ma jeune beauté.
 J'y réussis, mais elle
 Répond : « Gentil berger,
 » Épargne à ton Adèle
 » Ce style mensonger.
 » Ta douce voix qui loue,
 » D'un ton si gracieux,
 » Pouvait s'employer mieux
 » Qu'à colorer ma joue.

» Je ne suis pas le JOUR :
 » Mais je t'aime d'amour ;
 » Je ne suis pas L'AURORE :
 » Mais je t'aime et t'adore.
 » Peins la constante foi,
 » L'excès de la tendresse,
 » Pour que cela s'adresse,
 » Ne s'adresse qu'à moi. »



P.C. M. 1970. 10. 10. Alhambra y Generalife
 CONSERVATORIO DE MUSICA

LA BERGERE CHANGÉE.

LÉTRILLE.

FILLETTÉ innocent,

Je venais ici,

A l'aube naissante,

Libre de souci.

Pour la bergerie

J'étais tout amour :

Cette ardeur varie,

Depuis l'autre jour.

Et je pourrais même

Offrir, volontiers,

Du troupeau, que j'aime,

Un ou deux beliers ;

Pour voir dès l'aurore,

Et revoir plus tard,

Des yeux dont j'adore

Le joli regard.



LA SÉRÉNADE INUTILE.

LÉTRILLE A REFRAIN.

« EN vain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

Tu peux, berger trop fidèle,
Bientôt finir de chanter :
Pourquoi ces accords pour celle
Qui ne veut pas écouter ?
Beau musicien, je t'exhorte
A chercher fortune ailleurs :
» Envain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

Tu cadences à merveille :
Ta voix toujours excella :
Elle flatte notre oreille :
Mais elle s'arrête là.
Dès lors, ami, que t'importe
D'avoir des sons si flatteurs ?
» Envain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

Une âme contente, pleine
De la voix d'un autre amant,
Quand tu modules ta peine,
Est sourde à cet instrument.

Musicien sensible, porte
Plus loin bémols et majeurs :

» Envain chante à notre porte
Qui n'a pas touché nos cœurs. »

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

ANACRÉONTIQUE.

ALLONS, du vin, enfant :

Sois-moi vraiment utile ;

L'air devient étouffant :

Rasade encor, Bathile.

Encor : trois ; quatre. Rien ,

Rien ne me désaltère ;

Ma soif grandit , ou bien

On a changé mon verre.

Ton bras est-il perclus ?

Ai-je assez d'une goutte ?

Remplis , et tout au plus ,

Encor si je m'en doute.

Verse : jamais autant

Ma soif ne persévère.

Encore : il est constant

Qu'on a changé mon verre.



CANTILENA.

MUCHACHO inadvertido

Toqué un dulce instrumento,

Cuyo agradable acento

Me cautivó el oido ;

Y apenas le hubé herido,

Me atraxo su harmonia

La gran beldad que adoro,

Por quien suspiro y lloro.

Quando con melodía

Dando à las cuerdas de oro

Mis voces compañía,

De la que anuncia el dia

Canté las frescas rosas,

Que esparce de su falda,

Las ráfagas hermosas

Que arroja su guirnalda,

De roxo, azul y gualda,

Los riscos esmaltando,

Y á cada flor prestando

Los vivos de su tinta.

Tras esto mi voz pinta

Del sol el señorío
 Y magestad augusta ,
 Que no hay fanal que iguale.
 Y como , huyendo sale
 Ante él la sombra adusta ,
 Medrosa de su brio.
 Sobre el cristal sombrío
 Su luz temblar parece ,
 Y á su fogoso aliento ,
 Quando mas lo desea ,
 El baxo suelo humea ,
 Y arder se mira el viento.
 Mas toda esta hermosura ,
 Y rasgos de grandeza , la Alhambra y Generalife
 Con no sé qué dulzura ,
 Mi voz aduladora
 A acomodarla empieza
 A mi amante Eliodora.
 Quando ella así me dixo :
 » Muchachuelo prolixo ,
 Tu gracia lisongera
 Un poco mejor fuera
 Que en ti la acomodaras ,
 Y no me avergonzaras.
 No soy Alba , ó Lucero ,

Mas te adoro y te quiero :
 No, soy autor del oro,
 Mas te quiero y te adoro.
 Y este querer sincero
 Tan solo es bien que cantes ;
 Pues quizá en mil amantes
 No lo hay tan verdadero. »

LETRILLA.

Si yo en otro tiempo,
 Simplilla rapaza,
 Anduve sin pena,
 Vivi descuidada :

Y en guardar me avine
 Mis ovejas mansas ;
 Quizá no era entónces
 Dulce enamorada.

Mas ora ya pienso ,
 Que daré de gana
 El mas gentil manso
 De aquesta piara

A aquél que á mis ojos
 Mirar les dexara
 Los de un pastorcillo,
 Que mira con gracia.

LETRILLA.

En vano á la puerta llama
 Quien no llama al corazon.

Zagal, tus cantares dexas;
 No el dulce silencio alteres,
 Ni te quejes á mugeres,
 Que no han de escuchar tu queja.
 Cesa de observar la rexas,
 Que rondas sin ocasión;

Que en vano á la puerta llama
 Quien no llama al corazon.

De tu voz la melodía,
 Por mas que agrade al oido,
 Si en el alma no ha podido
 Hacer igual harmonía;



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERÍA DE CULTURA

Tenla por vana y vacía,
 Y aun por disonante son;
 Que en vano á la puerta llama
 Quien no llama al corazón.

Los oídos que están llenos
 De los ecos de otro amante,
 Por gracias que tu voz cante,
 Ni las aman ni echan menos:
 Al fin son ecos ajenos
 Del cariño y afición;

Que en vano á la puerta llama
 Quien no llama al corazón.

CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA



ANACREONTICA.

Forma: 

BATILO, échame vino,

Llena el vaso, muchacho:

Mira que no le llenas;

Echale hasta colmarlo.

Echa otra vez; pues de este

Con la misma sed me hallo:

Y, ó bien mi sed es mucha,

O me han mudado el vaso.

Otra vez echa, ¡ay cosa!

Que en el vaso que acabo,

El anterior, y el otro,

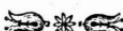
Efecto no he encontrado.

Pues echa este, otro, y otro,

Y hasta mil, sín contarlos;

Porque, ó mi sed es mucha,

O me han trocado el vaso.



NOROÑA.

LE comte de Noroña appartient à la Galice. Il avait d'abord embrassé l'état militaire : ayant suivi ensuite la carrière diplomatique , il se trouvait à Pétersbourg représentant sa nation , lorsque l'empereur Alexandre reconnut Joseph Napoléon pour roi d'Espagne. M. de Noroña quitta alors la Russie , et arriva à Cadix , dont il fut nommé gouverneur par la régence qui agissait au nom de Ferdinand VII. Au retour du monarque , M. le comte de Noroña fut appelé à Madrid , où il est mort.

C'est en 1795 que M. de Noroña s'éleva tout à coup comme poëte , par l'ode que nous traduisons. On a publié , long-temps après , un recueil de ses poésies fugitives , et il existe encore de cet auteur un poëme épique nullement dépourvu de mérite , quoique généralement

peu goûté. La raison en est que le poëte a privé ses vers de la séduction qu'exerce la rime; et que l'action, d'ailleurs, ne peut intéresser long-temps le lecteur espagnol, encore que l'Espagne en soit le théâtre: il s'agit de l'autre Espagne: M. de Noroña a chanté Abderrhame I^{er}. Dans notre ode, au contraire, le choix du sujet n'a pu que contribuer au succès de la composition.

L'Espagne s'était engagée, sans aucune vue ambitieuse, dans une guerre dont les résultats furent si différens de ce que la coalition en attendait. La position isolée de la péninsule la laissa, quand la chance eut tourné, plus exposée qu'aucune autre puissance. La paix arriva véritablement comme une divinité libératrice, et son nom, du moins, attaché à la nouvelle faveur qu'obtint le premier ministre, signala une reconnaissance méritée. Le chant de M. de Noroña nous paraît présenter dans sa disposition, de même que dans ses détails, une image fidèle des grandes circonstances qui l'ont inspiré.

A LA PAIX

ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE,

EN 1795.

ODE.

LA Discorde a levé sa tête hérissée

De serpents infernaux ;

Elle hurle en fureur, en saisit les anneaux,

Et les va secouant sur la terre glacée :

L'abîme entend joyeux,

Et l'alarme atteindra la barrière des cieux.

A cette voix semblable aux éclats du tonnerre

Qui frappe en menaçant,

Sur son char, parsemé de débris teints de sang,

Monte aussitôt la MORT, conduite par la GUERRE.

L'un et l'autre ébranlé,

Les pôles ont gémi quand le char a roulé.

Pour le suivre s'élance une troupe effrénée

De fléaux désastreux :

La gloire des héros est la première entre eux :

A leur aspect, la MORT, de sa main décharnée,

Brandit l'affreuse faulx,

Et, le signal donné, pousse ses noirs chevaux.

Ils baignent leur poitail d'une brûlante écume ,

Furieux , essoufflés ,

Par le fouet résonnant sans répit harcelés .

Sous la rapide roue on voit l'air qui s'allume ;

L'indestructible essieu ,

Comme un épé liger , de lui-même a pris feu .

Le char vole . Partout le carnage et les crimes

Signalent son abord .

La Seine le subit , et son aimable bord ,

Méconnaissable , effraie , encombré de victimes .

Le trône heureux des îls

Tombe , et l'impie insulte aux temples démolis .

Un jour brise le Belge . Albion se retire

Au sein de ses vaisseaux .

Mais en vain , froid Batave , es-tu fort de tes eaux :

Le char t'y presse . Il part : c'est le Rhin qui l'attire ;

Et les plaines du Rhin

Ont fléchi sous le poids de sa masse d'airain .

Les Alpes , au grand choc , se courbent en arrière :

La MORT passe dessus ;

Et le Sarde frémit de ses efforts déçus .

C'est ainsi qu'effaçant toute gloire guerrière ,

Qui devança la leur ,

Des Français déchaînés triomphe la valeur .

Et toi, qui de tes fers lavas l'ignominie
 Au sang du Sarrasin ;
 Qui, du plus grand trophée illustras le Tésin ,
 Triomphas du Français et soumis l'Ausonie ;
 Toi, dont l'auguste pié
 Du monde, à ton plaisir, affasse une moitié :
 Vaillante Espagne : eh ! quoi ! tu cours, échevelée,
 Loin de tes boulevards !
 Ta main laisse tomber le glaive des Vivars !
 Ta ceinture en désordre et ta robe foulée,
 Et de ton cou charmant
 En débris répandu le superbe ornement !
 Quel dieu t'accable ainsi ? Nest-il point d'espérance
 Pour tes graves douleurs ?
 » — Il n'en est point. J'ai vu, sous les triples couleurs,
 » S'incliner le Pyrène en vassal de la France.
 » Sais-tu bien quels guerriers
 » Elle envoie en mon sang retremper ses lauriers ?
 » Vois le fleuve soumis, vois le rempart docile
 » Aux lois de l'étranger ;
 » Le soc sans laboureur, les troupeaux sans berger ;
 » La terreur, le besoin, plus d'appuis, nul asile.
 » Errantes à l'entour,
 » Les Muses au soldat ont livré leur séjour.

» Tout fuit : le cloître saint de la vierge craintive
 » Ne cache plus le front ;
 » De sa voix , de sa main , dans sa fuite moins prompt ,
 » L'enfant veut arrêter sa mère fugitive.
 » Elle n'écoute pas :
 » Les momens sont comptés et le fer suit ses pas.
 » Chaque obstacle nouveau, le vainqueur le surmonte :
 » Dois-je tout redouter ?
 » Le Sort , pour me punir, va-t-il se répéter ?
 » Des temps de Roderic reverrai-je la honte ?»
 — Non , belle Espagne , attends
 De la faveur du ciel des gages plus constants.
 Quelle divinité s'avance , couronnée
 De roses et d'épis ?
 Des nymphes devant elle en jettent des tapis ;
 Autour d'elle bondit la troupe fortunée
 Des Danses et des Jeux ;
 Son regard a chassé le nuage orageux.
 C'est la PAIX ! c'est la PAIX ! mille cris d'allégresse
 Répondent à ma voix ;
 Le ciel te l'a rendue , Espagne , tu la vois :
 Jette-toi dans les bras que t'ouvre sa tendresse ;
 Reçois son doux baiser ;
 Sur son sein protecteur tu vas te reposer.

Repos trois fois heureux ! Entends-tu le tonnerre ,

Encor retentissant ?

Encor d'autres sillons se remplissent de sang ;

Encore autour de nous rugit l'affreuse Guerre :

Et , cependant taris ,

Les pleurs que tu versais , tu les changes en ris.

Ainsi renaît le jour d'un regard de l'Aurore ,

Et réjouit les airs :

Quelque temps il prélude , et de tons doux et clairs

Nuance à l'horizon les nuages qu'il dore :

Tout à coup l'astre luit

Qui chasse au fond des mers les spectres de la nuit.

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

JUNTA DE ANDALUCÍA



A LA PAZ ENTRE ESPAÑA Y FRANCIA.

EN 1795.

ODA.

La Discordia levanta su cabeza
 De víboras crinada,
 Las mueve, las sacude, y agitada
 Retiembla la mansión de la tristeza ;
 La turbia Estígia crece,
 Y el tenebroso Averno se estremece.

A su voz, semejante al despedido
 Trueno de parda nube

La Muerte horrible con presteza sube
 En su carro fatal ; y conducida
 Por la espantosa Guerra,
 Hace gemir los polos de la tierra.

En pos de ella caminan la hambre fiera,
 La miseria afanosa,
 La devorante fiebre, la ambiciosa
 Gloria, el furor y rabia carnícera,
 Y todos cuantos males
 Comprimen con la Guerra á los mortales.

En medio eleva su orgullosa frente
 Desnuda y descarnada;
 De fuego y hierro la derecha armada,
 La mueve en derredor rápidamente;
 Y, las riendas tomando,
 A sus negros caballos va incitando.

Tascan el freno, con rabiosa espuma
 Bañan el ancho pecho;
 Tiran, se afanan, corren con despecho,
 Que el látigo sonante los abruma:
 Su intrépida carrera
 Enciende el eje, cual si arista fuera.

Todo es fuego y furor; todo se llena
 De horrorosa matanza.
 Ya en medio de la Gália se abalanza,
 Con sangre humana enrojeciendo el Sena;
 Ya en su centro se irrita,
 Desploma el templo, el trono precipita.

Ya revuelve su carro fulminante
 Hacia el Belga animoso;
 No le deja un momento de reposo
 Le estrecha, apremia, opríme, y arrogante
 Le arranca, en solo un dia,
 Lo que ántes en cien años no podia.

Ya de la altiva Albion derriba al suelo

Las huestes sanguinas,
Que ganando las playas arenosas,
Al mar se arrojan con miedoso anhelo,
Y en sus naves veleras
Abandonan confusas sus riberas.

Ya los muros de hielo, que á su paso

El Bátavo le opone,
Osada pisa, y en su suelo pone
El victorioso pié, su cuello laso
El Holandés inclina :
Le abate, y hacia el Rin veloz camina.

Allí, como un torrente impetuoso,
Cuanto encuentra arrebata,

Y tala, y quema, y desordena, y mata.
El robusto Aleman y el belicoso

Prusiano se retíran ;
Tiemblan al verla, con rubor se admirán.

Y los Alpes tambien al grave peso

Bajan la erguida címa,
Pasa la presta Muerte por encima,
Envuelta en polvo, en sangre, en humo espeso ;
Y queda sín aliento
El Sardo á tan activo movimiento.

Así el Francés guerrero, conducido
 Por la tremenda Muerte,
 Aterra al animoso, rinde al fuerte,
 Y sumerge en el seno del olvido
 Todas cuantas victorias
 Al Griego y al Romano dieron glorias.
 Y tú, España valiente, que infundiste
 Terror al lacio imperio,
 Tú, que del sarraceno cautiverio
 La pesada cadena destruiste,
 Y con ardor guerrero
 Humillaste á tus pies otro hemisfero;
 Tú, que te viste del Francés triunfante,
 Y, con marcha atrevida,
 Ya del Tec refrenaste la corrida,
 Ya diste espanto al Canigó gigante,
 Mil laureles cogiendo
 Cuando la Europa toda estaba huyendo;
 ¿Tú, pálida y errante? ¿Tú, aterida
 Sueltas la fuerte espada,
 Y te ves del contrario atropellada?
 ¿El ropaje pisado, desceñida,
 Destrenzado el cabello,
 Rotas las joyas del hermoso cuello?

¿Qué tienes? Di: Levantas á los cielos
 Tus ojos lagrimosos?
 ¿Exalas mil suspiros dolorosos?
 ¿No encuentras ¡ ay ! alivio á tus desvelos?
 ¿Tuerzes las blancas manos?
 ¿Tus males son tan fuertes? ¿tan tiranos?
 — « Lo son tanto... ¿No miras ya la cumbre
 Del nevado Pirene
 Por el Galo ocupada? ¿Cómo viene
 Bajando con inmensa muchedumbre?
 ¿Que el polvo roba el día,
 Y ensordece su horrenda gritería? »
 « ¿No miras que á su impulso el fuerte muro
 Cede, se abre, le abriga?
 ¿No ves la hambre, la sed y la fatiga?
 ¿No ves que no hay asilo ya seguro,
 Y que el Ebro espantado
 No pone diques al Francés osado? »
 « ¿No ves la reja dura abandonada
 En los surcos primeros,
 Sin pastores balando los corderos,
 Los talleres desiertos, profanada
 La estancia de las Musas,
 Y á ellas girando en derredor confusas? »

« ¿ No ves ya solos los paternos lares ,
 Los techos humeando ,
 Los caminos , las sendas ocupando
 Ancianos y mugeres á millares ,
 Que huyen horrorizados
 Del sangriento furor de los soldados ? »

« El tierno niño de la reste asiendo
 De su madre azorada ,
 La detiene en su fuga acelerada ,
 Y sus brazos con llanto está pidiendo ;
 Mas ella no le escucha ,
 Que el tiempo es corto y la congoja mucha . »

« Las vírgenes honestas y encojidas ,
 Rompiendo la clausura ,
 Esponen su recato y hermosura ,
 Andando acá y allá despavoridas :
 Que la flor delicada
 Espuesta al cierzo en breve se ve ajada . »

« ¡ Qué ! ¿ Serán otra vez los templos santos
 Con rabia destruidos ?
 ¿ Mis hijos á cadenas reducidos ?
 ¿ Volverán á mi seno los quebrantos ?
 ¿ Dios , para mi castigo ,
 Renovará los tiempos de Rodrigo ? »

No, España : no te afanes, y serena

El turbado semblante ;

El cielo justo con amor constante

Te quiere y te protege : míra llena

El aura de alegría ,

Míra la Paz amable que te envía.

Míra cual viene de esplendor cercada ,

Y ninfas que oficiosas

En torno esparcen arrayan y rosas ;

Repara su cabeza coronada

De los frutos de Cérés ,

Y en pos de ella corriendo los placeres.

Abre tus brazos , que los suyos tiende

Con amoroso escaso ;

Recoje de su boca el dulce beso ,

Con que ese tu dolor borrar pretende ,

Y , en su seno acostada ,

Desfruta de la dicha deseada.

Desfrútala en buen hora , que aun el trueno

Resuena en el oido ,

Aun se oye de la Guerra atroz rugido ;

Aun el suelo se ve de sangre lleno ;

Y , tú ya alegre en tanto ,

En risa vuelves el pasado llanto.

Tal nace el dia en brazos de la Aurora ,
Asoma en el oriente
Un destello de luz, rapidamente
Se estiende, el cerco de las nubes dora,
Y el tenebroso velo
Rasgado cae desde el alto cielo.



JUNTA DE ANDALUCÍA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



CIENFUEGOS.

DON NICASIO ALVAREZ DE CIENFUEGOS a figuré principalement comme poëte tragique; nous avons vu jouer sur le théâtre de Madrid ses deux tragédies: *Zoraïde et la Comtesse de Castille*. Il a fait aussi un *Idoménée*, qui vaut mieux. Don Josef Marchena traite bien mal tous ces ouvrages dramatiques, et ne montre pas beaucoup de goût pour les pièces lyriques du même auteur. Il l'a d'ailleurs signalé comme un de ces corrupteurs francisés, qui, « *sans l'opposition d'hommes d'un goût délicat, auraient fait faire la culbute à la belle langue castillane.* » L'accusation charge même plus Cienfuegos que Melendez et Quintana. Ne revenons plus sur cette question; mais convenons de l'infériorité du premier de ces trois écrivains, qui doit essentiellement sa réputation littéraire à ses rapports avec les deux autres. Melendez l'avouant

pour son disciple, le nomma dans sa préface comme un des jeunes poëtes auxquels, à ce qu'il paraît, il croyait pouvoir léguer sa lyre. Don Manuel Quintana lui a dédié la dernière édition de ses poésies. Cienfuegos a été plus heureux dans la prose des autres que dans la sienne. Il a fait plusieurs dédicaces aussi, et l'on ne conçoit pas qu'un écrivain que l'on a vu dans le monde, y fût assez étranger pour y produire ses affections privées, avec si peu de tenue. Ses exagérations démesurées, l'affectation de ses naïvetés tout-à-fait enfantines, rendent presque risibles l'amitié, la piété filiale elle-même, et tout ce qu'il s'efforce à faire comprendre qu'il sent.

Cienfuegos n'était pas né poëte ; il fut un homme de bien, instruit, nourri des meilleurs principes de morale et de philosophie, qui, bien aise de les communiquer, y employa l'art des vers, qui fit partie de ses *connaissances*. Il y a donc dans ses odes, et surtout dans ses épîtres, des morceaux estimables : nous avons choisi, entre ses poésies du genre pastoral, deux

pièces où nous avons cru trouver, en assez grand nombre, quelques qualités, plus rares dans ses autres écrits.

Parmi ses compositions lyriques, on remarque une ode en l'honneur du général Bonaparte, avec cette épigraphe : *Victorque viros supereminet omnes.* M. Cienfuegos fut du nombre des ardents admirateurs de Bonaparte, devenus ensuite les ennemis les plus indomptables de Napoléon¹. Il était attaché au gouvernement, comme chef de division aux affaires

¹ *La inexorable sombra de Cienfuegos*, a dit, en parlant de cet auteur, un de nos littérateurs encore vivant, Don Alberto Lista, dans un recueil de vers, publié en 1822, où l'auteur a fait connaître un talent exercé. A la même époque a paru un autre volume de poésies détachées, d'un petit fils du grand Colomb, qui devrait bien aspirer à chanter son immortel aïeul. Mais parmi les élèves des muses dont nous avons eu à regretter de n'avoir vu aucune composition considérable depuis les premières espérances qu'ils avaient données, nul ne paraissait appelé à enrichir le Parnasse espagnol moderne plus que Don Nicasio Gallegos.

étrangères, lors de l'occupation de Madrid par le grand-duc de Berg. Cienfuegos, âme de l'opposition concertée dans la capitale, ne se borna pas à des trames secrètes ; il y mit une hardiesse qui le fit condamner à mort. Ses amis parvinrent à le sauver, mais ils ne purent empêcher sa déportation, qui, dans l'état de maladie où il se trouvait quand on le fit partir, devint un équivalent de la première peine. Il n'avait qu'à solliciter un sursis ; on l'y engagea en vain : Cienfuegos ne voulut jamais signer une demande à l'autorité nouvelle. Il vint expirer en France, non loin des lieux, où, jeté par la même tempête, devait bientôt mourir dans la ligne opposée, Melendez, son maître, et long-temps son ami.



LE VIEILLARD ET LE FRÈNE.

ROMANCE.

ALORS qu'au loin sur les champs de Cérès
 Trace les monts leur ombre déroulée,
 Et rend plus fraîche une douce vallée,
 Dont semble épris le lent Manzanarès ;
 Un homme pur, qu'a vu le dernier âge,
 Y va chercher la verdure et l'ombrage.

Quittez, zéphyrs, les bois voluptueux,
 Où les amours vous retiennent encore.
 Touchez le front du vieillard vertueux,
 A son haleine offrez l'ambre de Flore.

Il marche en paix ; du courant tortueux
 Le bruit égal, le chant d'une alouette
 Se mêlent seuls à la scène muette :
 Mais, il s'arrête : il regarde des fleurs,
 Et de ses yeux ont coulé quelques pleurs.
 « O souvenirs ! » je l'entends qui s'écrie :
 « O Dalemon ! tu vis cette prairie
 Peuplée encore, aux jours de ton printemps,
 D'un hameau simple et d'heureux habitans,

Tout a fini : je reste seul , pour être
 De changemens déplorable témoin :
 L'homme de cour , tout à l'heure , a pris soin
 D'emprisonner cette rive champêtre.
 Sur ce coteau , que fatigue un palais ,
 Mes sons joyeux , dans les danses légères ,
 Plus d'une fois conduisaient les bergères ,
 Ou de ma flamme , à l'écart , je parlais.
 Tout aujourd'hui méconnaît mon langage :
 Toi seul , ô frêne ! es mon contemporain.
 Hélas ! d'un père assis sous ton ombrage
 Ta vue aussi me rappelle l'image ,
 L'œil imposant , le front haut et serein.
 Tu me voyais d'une épouse chérie
 Entretenir l'aimable rêverie ,
 Et , de tes bras écartant le soleil ,
 Sous les chaleurs nous versais le sommeil.
 Et tu m'as vu , dans les jours de ma gloire ,
 La fronde en main , à la course , luttant ,
 Aux plus vantés enlever la victoire...
 Contraste amer ! voilà , dans cet instant ,
 Que , sous mon corps , chargé de tant d'années ,
 Je sens flétrir mes jambes enchaînées.
 Incline-toi , frêne de mes amours ,
 Et d'un soutien prête-moi le secours .

Je t'arrosai : ta pompe est mon ouvrage. »
L'arbre au vieillard cède de son branchage
L'appui qu'il veut. Il poursuit en ces mots :

« Puisse le ciel protéger d'âge en âge,
Frêne élégant, l'orgueil de tes rameaux.
Qu'il tienne loin de ta cime chenue
Les vents fougueux et les feux de la nue.
Lorsque l'hiver ramène ces autans,
Lorsque l'été nous abat haletans,
Auprès de toi que Flore retenue
Sous tes abris répande le printemps.

Et, frêne ami, la faulx inévitable
Bientôt enfin frappera le vieillard :
Qu'à ton pied même, une main charitable
Cache ce corps que je quitte trop tard. »
Il dit, et va regagnant sa chaumière :
Et le soleil retirant sa lumière.



LE TOMBEAU.

YDILLE.

Ma vie, entre le ruisseau
 Et le pied de la montagne,
 Ne vois-tu pas ce tombeau,
 Que le cyprès accompagne ?

C'est là que paisiblement,
 Dans l'urne religieuse,
 Repose d'un couple aimant
 La cendre silencieuse.

Nous étions enfans tous deux,
 Quand Palmion et Sthérée
 De leurs sympathiques feux
 Remplirent cette contrée.

La jeunesse retenait
 Leurs romances ingénues,
 La vallée en résonnait,
 La forêt les a connues.

Leur active affection
 Sur chaque arbre s'est montrée :
 Les uns disent Palmion,
 Les autres disent Sthérée.

L'âge vint et les trouva
Heureux et s'aimant encore :
Le dernier soir arriva :
Ils s'aimaient comme à l'aurore.

C'est d'ici, je m'en souvien,
Qu'un jour nous les écoutâmes :
Leur amoureux entretien
Enflamma nos jeunes âmes.

Dans leurs doux épanchemens
Que d'ardeur, que de tendresses !
Dans chacun de leurs sermens
Que de siècles de caresses !

Et (dans mon âme, à jamais,
Tes paroles sont écrites)
Ma Philis, tu me disais,
Effeuillant des marguerites :

« Je veux aimer : nous serons,
» Toi Palmion, moi Sthérée,
» Et comme eux, nous grandirons,
» En gardant la foi jurée. »

N'attends pas à d'autres jours,
Par une fierté frivole :
Voici l'âge des amours,
C'en est fait quand il s'envole.

Viens jurer au monument,
Où dort le couple fidèle,
D'aimer éternellement,
Comme aim'a notre modèle.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



JUNTA DE ANDALUCÍA

EL ANCIANO y EL FRESNO.

ROMANCE.

Al ir tendiendo los montes
Sus mas alagardas sombras,
Un ancho valle midiendo
Que en paz Manzanares corta;
El anciano Palemón,
Dexando la humilde choza,
Un siglo entero pasea
Por la verde y fresca alfombra.
Dexad, cefirillos mansos,
Dexad las selvas do mora
Amor, que un hombre de bien
Vuestros halagos provoca.
Venid, venid oreantes,
Y las alitas de rosa
Sacudiendo, á Palemón
Seguid cargados de aromas.
Todo es silencio en el valle;
No suena mas que las ondas
Del sesgo rio, y de lejos
La dulce voz de una alondra.

Contemplando en unas flores

Está Palemón, y llora.

« Yo ví esta pradera » exclama :

» ¡ O Palemon ! ¡ O memorias !

Siglos enteros cercada

De mil pastoriles chozas,

Todo se acabó : á mí solo

Conoce la vega ahora ;

Solo quedé por testigo

De mudanzas dolorosas.

Ya es paseo de la corte

La que arboleda frondosa

Me vió nacer. ¡ Quantas veces

Me hospedó su fresca sombra !

Aquel infeliz collado ,

Que está sustentando ahora

Ese jaspeado alcázar.

Donde un cortesano mora ;

En menos aciagos días

Escuchó mi voz sonora ,

Quando guiaba las danzas

De las ágiles pastoras.

Todo ya me desconoce ,

Y en mi vejez me abandona.

Fresno inmutable, tú solo



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA